

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 59 (1921)  
**Heft:** 26

**Artikel:** Le civet de bourriquet : un souvenir de mobilisation  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-216499>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

De toutes les maisons arrivent les ménagères, poussant devant elles une brouette chargée d'un petit pétrin de bois et de gâteaux habilement placés sur des planches rondes à manche court percé d'un trou rond. Toutes les brouettes s'alignent sur la petite place aux pavés inégaux au moment où la grande Hortense — toujours en retard — traverse la rue à grands pas avec sa plaque à gâteaux qui danse sur sa tête.

L'un après l'autre, avec des gestes lents et mesurés, le fourrier prend les gâteaux et les envoie, par la bouche béante, dans l'immense four tout blanc de chaleur. Puis viennent les galettes de pâte grasse qu'on appelle « taillées aux greubons » et quelquefois les gâteaux levés à peau brune qu'on fait généralement au Nouvel-An, à Pâques et au Jeune fédéral.

La porte du four se referme, le fourrier pose sa pelle à enfourner et, adossé à l'angle du mur, il fume paisiblement sa pipe tandis que sous le plafond bas, tout noirci de fumée, les araignées infatigables continuent à tisser leurs toiles. Pour le fourrier, le samedi est un jour de repos; durant toute la semaine il a exercé son métier de bûcheron en travaillant, loin du village, dans la forêt de la Combé, à abattre les grands sapins.

Sans perdre de temps, les ménagères découpent de gros quartiers de pâte qu'elles façonnent sur la planche du four. Et puis, quand les pains sont prêts, elles les placent délicatement dans les « pannetons », elles les saupoudrent de farine, après quoi elles dessinent dans la pâte fraîche une croix, un triangle, un losange ou un motif quelconque leur permettant de reconnaître leurs miches après la cuisson.

Jamais le fourrier ne consulte sa montre; le temps de fumer sa « pipée » comme il dit suffit à cuire les gâteaux. Quand il a lancé les dernières bouffées vers le plafond, il ouvre la porte du four et, avec sa pelle en bois, il amène chaque gâteau; aussitôt deux ou trois ménagères s'approchent et échangent quelques propos. Les unes aiment la pâte brune, d'autres la préfèrent d'un jaune pâle, d'autres enfin, qui n'ont plus de dents, la préfèrent bien tendre.

Le fourrier ne dit rien. Depuis bien longtemps, il connaît leurs goûts et leurs habitudes. En vieux philosophe qui a fait le tour des choses il sait qu'au four — au four surtout — le silence est d'or. Jamais il ne s'avise de prendre part à une discussion entre ses clientes; il n'ose pas les contredire et, lorsqu'on l'invite à se prononcer, il se borne à répondre par un haussement d'épaules...

Quand le soir vient, les ménagères s'en vont au grand fracas de leurs brouettes. Maintenant, dans leurs pétrins de bois blanc les miches d'un brun doré sont déposées pêle-mêle et la bonne saveur du pain frais remplit la rue tout entière.

Jean des Sapins.

EST-CE VOUS? — Il y a quelque part deux frères jumeaux qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Un quidam en rencontrant un, lui dit :

— Comme on peut se tromper ! De loin je croyais voir monsieur votre frère; ensuite il me semblait que c'était vous, et maintenant seulement je vois que c'est bien monsieur votre frère.

ALLUME, ALLUME! — Un monsieur et son domestique rentraient un soir passablement lancés. Dans l'antichambre, ce dernier chercha vainement les allumettes pour allumer la bougie.

— Voyons, André, pourquoi n'allumes-tu pas ?

— Je ne trouve pas la boîte d'allumettes.

— Allume toujours, nous la chercherons après.

#### LE DERNIER MOT SUR LE COSTUME VAUDOIS

Au sujet du « Costume Vaudois », nous avons encore reçu de Fribourg la lettre suivante.

La polémique est close, maintenant.

\* \* \*

En publiant dans le *Conteur* l'article intitulé : « A propos du costume vaudois » vous vous attendiez à une discussion; vous ne vous étiez donc pas de trouver un avis opposé à celui de « l'une de vos aimables lectrices » (toutes le sont, en effet). Mon opinion, contraire à la sienne, est moins digne d'être écoutée : je suis jeune, par conséquent sans expérience, et pour comble de maux j'appartiens au vilain

sexe, par ce fait, je suis moins bien placé en ma qualité de jeune homme pour discuter toilette féminine; mais enfin, au siècle où nous vivons, il n'y a rien de surprenant à ce qu'un Monsieur (un Monsieur ! je me respecte !) s'occupe de choses concernant les demoiselles, puisque celles-ci désirent se mêler de nos affaires politiques; nous constatons ici une fraternité touchante !

Le costume de notre canton peut être en butte aux critiques, il est loin d'être parfait; il y aurait possibilité de l'embellir, de le gratifier d'une couleur plus claire et plus gaie, pourtant il est préférable de le garder tel qu'il est actuellement. Si l'on commence par en transformer la coiffe, il n'y aura pas de raison pour ne pas changer le reste, pour ne pas lui faire suivre ensuite les excentricités de la mode, pour ne point l'étriquer, l'allonger, l'élargir ou le rétrécir suivant les caprices du temps; bientôt chaque femme confectionnerait son costume vaudois d'après son propre goût, et les fantaisies de tous genres ne tarderaient pas en remplacer le bon vieux modèle.

De plus, il me semble que la jupe verte « épinaud » est trop criarde, je ne regrette pas son abolition, quant à la jupe à raies vertes et blanches, elle est déplaisante, parce que chez nous on rencontre ces raies un peu partout : pour l'ornementation des cantines, d'une tribune improvisée, d'un comptoir quelconque, etc.. J'estime, par contre, que le « joli bonnet noir », la « robe foncée ou noire », le « châle ancien », sont fort coquets s'ils sont portés convenablement. Je vous assure que dans ce « travestissement pour jouer *Les Grand-mères* de Jacques-Daleroze » on n'a pas l'air vieilles lorsqu'on ne l'est pas, et qu'il suffit d'un sourire pour ne point paraître austères. Puis, surtout, le costume vaudois nous rappelle le passé, nos aïeules, l'âge d'or où le pain n'était pas cher, l'existence simple, les accidents d'automobiles, d'aéroplanes, inconnus; il nous rappelle un bonheur évanoui, doux souvenir pour ceux qui en ont joui, rêve agréable pour les autres.

Je m'arrête avant de me jeter dans la platitude d'un discours ou dans le vide d'une improvisation, je me retire confus d'avoir osé parler, mais espérant ne pas être seul de mon parti.

André Marcel.



#### EN PARTIE DE PLAISIR

Tristes adieux

**R**AVEY et Grognez décidèrent un jour de profiter du char de leur cousin Antoine, qui allait à la gare de Cossonay, pour prendre le train à cette station et venir à Lausanne passer la journée. Affaire de s'amuser un peu et de se charger les idées.

Leurs femmes, dont l'une avait une fluxion, la seconde le « torticolis », ne purent les accompagner. Ce départ, sans elles, les avait mises de mauvaise humeur.

De bonne heure donc, le matin, le char à bancs du cousin Antoine, attelé d'une belle jument grise, appelée *Babi*, filait au grand trot du côté de Saint-Barthelémy.

Antoine tenait les rênes. Derrière lui, sur le second banc, Favey et Grognez, la mine réjouie, comme deux hommes qui ont les mêmes goûts, l'habitude de voyager ensemble et savent prendre la vie par le bon côté. Ils se racontaient la manière dont ils avaient pris congé de leurs moitiés :

— Ma foi, ça me faisait encore pitié, je t'assure, disait Grognez; je n'ai pas même pu l'embrasser en partant; elle est tout empaquetée et si tellement enfile, que sa joue est comme une courge. Et pi sa bou-

che est toute tordue; impossible de dire un mot. Tu peux te figurer ça, elle qui aime tant causer !..

J'ai bien vu qu'elle était furieuse de me voir partir, mais pas méche de gronder... Dieu me préserve de me moquer des malades, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver; mais tout de même je ne pouvais pas m'empêcher de rire en dedans. D'ailleurs, ce n'est pas dangereux.

— Ouah ! c'est comme mon Elise; elle a eu tout simplement un mauvais courant d'air sur le cotson; ça passera. Mais, en attendant, elle n'est pas à noce; elle ne peut pas bouger le cou; il faut qu'elle se tourne tout d'une pièce... Elle ne veut rien faire non plus; si elle m'avait écouté, en se frottant avec un peu d'eau-de-vie et de laudanon, ça serait déjà fini.

Mais vois-tu, la femme ça supporte beaucoup mieux les maux que nous.

— Aloo !. Elles sont rudement dures ! fait Grognez. Etait-elle aussi de mauvaise humeur ?..

— Oh ! tais-toi... mais pour avoir la paix, je lui ai promis que nous rentrerions demain soir de bonne heure et que nous retournerions en famille à Yverdon. Et pis je l'ai bien embrassée sur le cou, en lui disant : « Voilà ce qui va te guérir, Elise, adieu, au revoir ».

Elle a comme ça un peu souri en branlant la tête et je suis parti... Faut savoir les prendre.

— Oui, c'est bon à dire, répond Grognez, mais je n'ai jamais pu savoir par quel côté il fallait prendre la mienne. C'est pour ça qu'on est tout content de sortir un peu de la maison.

Le cousin Antoine qui saisissait par-ci par-là quelque fragment de ce curieux entretien, riait dans sa barbe.

Grognez, qui s'en aperçut, lui dit :

— Ça t'est bien facile de rire, Antoine, toi qui es encore garçon. Quand tu te seras mis la corde, tu m'en diras des nouvelles... Krrriss... Krrriss... diras des nouvelles... Krrriss...Krrriss...

— Qu'as-tu, beau-frère ? demande Favey.

— Krrriss... Krrriss... Eh bien j'ai mangé hier soir une tranche de salée au tiumin... Krrriss et m'en est resté quelques grains au coin de la bouche... Krrriss peux pas m'en débarrasser !

— Alors y faut vite boire un verre à Daillens, ça les fera descendre, pendant que la *Babi* prendra un picotin.

— J'y pensais déjà.

— Hola ! *Babi* ! hola !... heue !... fait le cousin Antoine.

Le char s'arrêtait, tous sautèrent vivement à bas et entrèrent à l'auberge communale.

Louis Monnet.

VIENS, MON AML. — Un petit paysan volait les toiles d'un voisin. Celdi-ci paraît et l'enfant prend ses jambes à son cou. Mais les mains démangeaient au propriétaire du poirier, et pour attirer l'enfant à lui, il lui crie de sa voix la plus douceuseuse :

— Viens, mon ami, je veux te dire quelque chose.

— Non, répond le petit voleur, ma mère m'a dit bien souvent que des petits garçons comme moi n'ont pas besoin de tout savoir.

#### LE CIVET DE BOURRIQUE

Un souvenir de mobilisation.

**R**AMUSANT récite que voici a été publié jadis dans l'*Union helvétique*.

Une compagnie de Vaudois avait pris ses cantonnements dans je ne sais quel village suisse. Chacun trompait comme il pouvait l'ennui de ce séjour forcé, qu'un drill à la prussienne ne suffisait point à charmer. Un groupe d'Ormonans, curieux de faire un jour diversion au rata, se fit servir, un dimanche, un petit gueuleton à l'auberge du Bœuf — peut-être du Cerf. Le nom n'importe pas : ce n'est pas de bête à cornes qu'il s'agira dans cette histoire.

Il n'est guère agréable à des gens du Pays de Vaud de discuter en Schwytzer dutch le menu d'un repas. A pratiquer cet exercice, on s'exposerait sûrement à perdre l'appétit tout en exaspérant la soif. Avec toute la confiance que l'on se doit entre confédérés, nos compagnons s'en remirent donc à la sagesse du patron, avisé simplement, dans la langue internationale que tout aubergiste comprend, qu'il eût à leur servir quelque chose de bien.

Il ne s'en fit pas faute et, loyalement, apprêta un civet tout à fait d'après la recette qui veut que, pour faire un civet, on prenne un lièvre et non pas un ma-tou.

Le plat n'était pas sur la table que déjà nos convives en avaient humé les arômes, et diagnostiquaient sûrement sinon le sexe de la bête au moins son genre et son espèce. Pas plus qu'on apprend aux vieux sages à faire la grimace, on apprendra aux Ormonans à distinguer un lièvre, mort ou vif, cru ou cuit, d'un cabri ou d'un veau. Le braconnage est, là-haut, la forme la plus ordinaire du péché originel.

Mais l'aubergiste, ignorant de ces choses et jaloux de faire apprécier les merveilles de sa cuisine, crut opportun de venir, aux premières bouchées, renseigner les convives sur l'état-civil du ragoût. Avec les clignements d'œil et les airs importants d'un homme qui révèle des mystères insoupçonnés, il répétait, montrant le plat: «Hase! das ist Hase!» Du coup la charge fut montée, sans consultation préalable. Chacun se fit la mine de goûter à un mets inconnu dans l'histoire. En les voyant mâcher avec circonspection et se regarder les uns les autres avec étonnement, le Soleurois enflait sa voix pour crier encore: «Hase!» comme si l'Allemand vociféré dût être plus accessible à des cervelles welches. Peine perdue: les welches persistaient à n'y rien comprendre. Alors il recourut aux gestes, portant à la tête ses mains qu'il agitait en forme de longues oreilles, puis lançant en avant les bras, pour simuler la course du lièvre poursuivi.

Le succès fut étourdissant: un éclair d'intelligence passa dans le regard du caporal Pernet qui, triomphalement, s'écria: «Verstanden», et se mit à braire: «Hi ham! hi ham! hi ham!»

Suffoqué, le pauvre aubergiste prit sa tête à deux mains, sans songer cette fois à s'en faire encore des oreilles, et tout courant s'en fut dans sa cuisine exhaler son indignation.

Les rires homériques dont on salua sa retraite n'empêchèrent qu'au surplus on ne fit grand honneur au civet de bourrique. Mais il est maintenant, au canton de Soleure, un excellent confédéré auquel vous ne ferez pas croire qu'un Vaudois puisse avoir un atome de jugement...

EN DOUCEUR. — Un mari d'humeur très-débonnaire que sa moitié avait l'habitude d'accabler, pour des riens, des plus grossières injures, perdit un jour patience et lui dit:

— Tu es pourtant la plus méchante créature qui existe.

— Comment! tu peux me dire une pareille injure?

— Tu as bonne grâce de te montrer si susceptible; ne m'en dis-tu pas tous les jours de plus cruelles?

— C'est autre chose: toi tu es habitué à mes grossièretés, mais moi je ne suis point habituée aux tiennes et je ne les souffrirai pas.



1 LA LETTRE ANONYME

Avez-vous un cousin, chères Vaudoises? Avez-vous seize ans? Aimez-vous éperdument ce cousin? J'avais un cousin, j'avais seize ans, et j'aimais éperdument ce cousin.

Ce furent de délicieux tourments et, bien que cette aventure ait failli tourner au tragique pour moi, je vous en souhai-rais une semblable.

Or donc, j'avais un cousin, le beau Philippe, étudiant en droit, et j'aimais éperdument mon cousin Philippe.

D'abord, Philippe n'était pas mon cousin du tout. J'étais orpheline; son père, mon Parrain; sa mère, ma marraine m'avaient recueillie.

Mon cousin Philippe, que j'appelais à ce temps-là, Philippe tout court, avait déjà une place très grande dans mon cœur et ce nom de Philippe me semblait sec et froid. J'offris à Philippe de l'appeler «Petit

Parrain» en allusion à son père. Philippe renifla énergiquement sa désapprobation. Je proposai: «Petit marrain» en pensant à sa mère, ma marraine. Philippe frappa du pied en criant: «Bête».

Nous convînmes pour «cousin» qui du reste parent et voisine avec «parrain» et «marraine», et ainsi, j'eus, outre mon Parrain et ma Marraine, mon cousin Philippe.

Je vous parle du temps où j'étais encore en chaussettes, en jupes courtes et en cheveux flottants.

Mon cousin Philippe enrhumé, emballé dans le châle des Indes de Marraine — aujourd'hui, on en fait des tapis de table et on en drape les pianos — trônait, fatal et avantageux, dans un grand fauteuil, quand, pour lui témoigner ma sympathie, je lui offris gracieusement et mon cœur et ma main.

— T'es bête, me dit-il en essuyant, du revers de la main, son nez qui coulait copicusement, que veux-tu que j'en fasse?

Et pourtant, Léonie, la servante de Marraine m'avait appris que c'est ainsi que les offres se présentent aux demoiselles par les messieurs. Ici, les rôles étaient renversés, il est vrai, mais cela n'avait guère d'importance, n'est-ce pas?

Sans doute, mon cousin Philippe ne savait rien de tout cela, aussi expliquai-je plus précisément:

— C'est que quand on sera grand, on se mariera.

Là-dessus mon cousin Philippe se redressa, prit dans son châle des Indes une pose d'Assuérus, fit des deux bras, un geste digne du potentat asiatique et articula ces mots vaudois:

— On verra voir...

Ce passé suffit n'est-il pas vrai, à situer mon cousin Philippe et moi-même.

J'avais atteint l'âge de seize ans et, comme je vous l'ai dit, j'aimais éperdument mon cousin Philippe qui, lui, restait impénétrable à l'endroit de ses sentiments.

Un jour, il avait négligemment énoncé devant nous trois, Parrain et Marraine, et Léonie qui servait à table, qu'il préférerait les blondes. Or, ceci me brisa quasiment le cœur, car je suis non pas brune, mais noire, à tel point qu'à l'école supérieure que je fréquentais, mes bonnes amies et ennemies, aussi nombreuses dans un clan que dans l'autre, m'avaient surnommée «Merinos» et je méritais ce nom. Vous me voyez d'ici, des cheveux crépés, d'un noir de charbon.

Or, parmi mes bonnes amies et ennemies, il en était un certain nombre qui fréquentaient assidûment la maison de Parrain et Marraine, attirées en partie, par l'aimable accueil de ceux-ci; en partie, par leur antipathie pour moi et aussi par l'espoir d'y rencontrer le beau Philippe, mon cousin Philippe.

Pensez que je ne m'en doutais nullement. J'étais tellement sûre que mon cousin Philippe était à moi, pour moi, qu'il ne me serait pas venu à l'idée qu'une de mes bonnes amies ou de mes ennemies pût s'en emparer.

Je ne me méfiais donc d'aucune d'elles. Je crois même que je leur laissai voir mes sentiments pour mon cousin Philippe.

C'était, vous concevez, comme un grand soleil qui rayonnait en moi. Allez cacher ce rayonnement! Autant retenir les rayons du soleil avec la main!

Mes bonnes amies et ennemies ne faisaient jamais d'allusion à mon amour pour mon cousin Philippe.

Une, pourtant, une seule: d'abord discrètement, puis, s'insinuant petit à petit dans ma confiance, elle en vint à me dire, très prudemment, très doucement, que j'étais bien enviable d'être aimée du beau Philippe.

Mais étais-je aimée? Je n'en savais rien moi-même. J'aimais mon cousin Philippe, cela me suffisait et si parfois j'avais quelque inquiétude au sujet d'un amour dont il n'avait jamais parlé, je m'en défaisais promptement et cela ne m'empêchait ni de dormir, ni de manger, ni d'être une écolière passable.

Cette jeune personne, parmi celles qui fréquentaient régulièrement chez Marraine, appartenait à l'un des clans sus-mentionnés, bonnes amies ou ennemies, je n'aurais su le dire.

Nous l'invions surnommée Griotte. Vous voyez que nous pratiquions ferme cette mode des surnoms.

Griotte était blonde, avec de grands yeux bleus auxquels elle donnait, surtout en présence de mon cousin Philippe, une expression mélancoliquement tendre.

La plupart de mes bonnes amies et ennemies l'admirait parce qu'elle savait tout.

D'autres — les bonnes amies et ennemies et j'étais du nombre — trouvaient Griotte fadasse... à voir; et c'était drôle, car d'autre part, elle méritait son nom. Il nous revenait d'elle souvent, par derrière, de petits traits et propos acides et aigrelets...

Ce fut à ce temps-là que nous prîmes part à une fête de bienfaisance dont Marraine était une des organisatrices, c'est à dire que seize d'entre nous, jeunes filles, dansèrent un ballet en costume vaudois.

(A suivre)

Mme David PERRET.

LES SPECTACLES

ROYAL BIOGRAPH. — Au programme de cette semaine deux «as»: *La Caravane*, splendide drame du Far-West en 4 actes, d'une portée dramatique des plus intenses et dont l'action se déroule dans des sites sauvages et pittoresques. *Une fille d'Ecosse*, excellente comédie sentimentale en 3 actes. Citons encore *Dix minutes au Music-Hall*, le *Gaumont-Journal*, avec ses actualités mondiales. Dimanche 26, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

CIRQUE KNIE. — Le cirque Knie installé depuis une semaine place du Tunnel fait tous les soirs tente comble. Et ce succès s'explique pleinement. Depuis hier soir, vendredi, programme nouveau et tout-à-fait sensationnel.

A MOL. — Un drôle paraissant devant le juge pour avoir maltraité sa femme, se récriait en ces termes:

— Comment! je ne pourrais pas battre ma femme, à moi? dans ma maison, à moi? avec un manche à balai, à moi?



ASSOCIATION DES VAUDOISES

Le Chœur des Vaudoises de Lausanne fera une course pic-nique à Montherond le dimanche 3 juillet et se propose de donner un petit concert l'après-midi à l'église. Les membres de l'Association et les amis du Chœur y sont cordialement conviés.

BIBLIOGRAPHIE

La livraison de juin 1921 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants: Henry de Varigny: Après la mort. — Georges Eliot: Le mystère impitoyable. Nouvelle. (Troisième et dernière partie.) — Louis Leger: Le rénovateur de la littérature serbe. Vouk Stefanovitch Karadjitch. — A. Michelton: L'Amérique contre l'Angleterre. La rivalité entre les marines marchandes de l'Angleterre et des Etats-Unis. — Louis Avennier: Un médecin suisse à Potsdam. Zimmermann et Frédéric II. — J.-L. Periet: Kalevala, le trésor du peuple finnois. (Seconde et dernière partie.) — Chroniques allemande, suisse romande, scientifique, politique. — Variétés: La Ligue des Nations en 1826.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE PHOTO-PALACE - LAUSANNE 1, Rue Pichard Rue Pichard,

Vermouth NOBLESSE DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAYRAT. J. MONNET, édit. resp. Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.